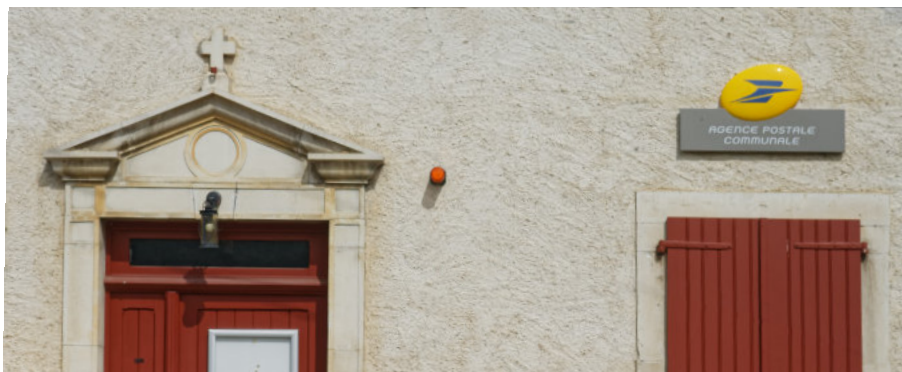


DU PRESBYTÈRE À L'AGENCE POSTALE

Mis à part les plus anciens, la plupart des habitants de Rébénacq ont l'impression que cette maison a toujours été vouée à « la poste », appelée tour à tour PTT, P & T, La Poste, la Banque postale... et maintenant l'Agence postale. Et pourtant, plusieurs de s'interroger : pourquoi une croix au-dessus de la porte d'entrée ? Pourquoi un tel soin apporté aux détails architecturaux ?... Alors laissez-vous conter l'histoire de cette maison...



Pourquoi une croix sur la porte de l'Agence postale ?

Loger dignement le curé

Il était une fois, bien avant la Révolution, une maison et un jardin appelés Labau que Jeanne Cricq Labau, héritière, possédait de ses parents. Suite à son mariage avec Jeanne en 1733, Pierre Bastit était venu s'y installer en gendre. Leurs descendants, fabricants d'étoffes en laine, en héritèrent, mais certains changèrent d'activité professionnelle : Pierre Bastit Labau, l'aîné de leurs petit-fils, sans doute après avoir travaillé dans le moulin à papier de Rébénacq, devint maître papetier à celui de Bizanos qu'il afferma dans un premier temps, puis acheta en 1821. Son cadet, papetier également, loua celui de Sarrance quelques années avant de faire du négoce tantôt à Pau, tantôt à Saragosse. Que faire d'une maison familiale à laquelle on est attaché mais dont on est éloigné ? Eh bien oui, l'aîné, qui en a hérité, la loue à une famille voisine où les hommes sont cordonniers et les femmes fileuses.

Arrivent les années 1840. Depuis longtemps, la municipalité est sollicitée pour construire un presbytère afin d'y loger le curé qui dessert la paroisse. Jusqu'ici, les membres du Conseil ont résisté, car la commune est très pauvre : elle n'a pour toute ressource que des coupes d'arbres dans les bois communaux. Les prêtres étaient alors logés chez différents particuliers, en dernier lieu place de la Bielle. Mais finalement, vu le coût de la location, elle se décide d'acquérir une maison. Or cette maison Labau, devenue « *une vieille masure* » qui « *menace ruine* » faute d'entretien, et qui se trouve près de l'église, ne serait-elle pas l'emplacement rêvé pour le presbytère ? D'autant que la crise qui touche les fabriques de papier, sommées de se moderniser et se mécaniser, entraîne nombreux emprunts et faillites. Pierre Bastit Labau n'échappe pas à cette conjoncture économique difficile.

Pour la municipalité, trois ans se passent en recherche de financement (vente de bois ou de terres communales) et en attente d'obtention d'autorisation du sous-préfet. Bref, en 1844, la commune parvient à acquérir cette maison Labau, avec sa cour, son écurie et son jardin. Mais avant d'être démolie, elle est « *abandonnée à la jouissance de quiconque veut en profiter.* »

Un premier architecte fournit un projet, mais il a plusieurs défauts. Le plus grave concerne le corridor de la maison : c'est le seul passage envisagé pour aller de la place de l'église à l'écurie et au jardin ! Imaginez la tête du maire, de ses conseillers et de l'architecte du département lorsqu'ils découvrent que ce couloir devrait être emprunté « *pour faire entrer et sortir le cheval, transporter le foin, la paille, le fumier* » ! Ils trouvent « *l'inconvénient bien grave de les faire passer près de la cuisine et du salon...* »... Aussi font-ils appel à un autre architecte pour établir de nouveaux plans et devis, et procèdent-ils à un échange de terrain avec le voisin, Michel Sanquarrou Florence : celui-ci cède une parcelle de terrain prise sur son jardin (c'est l'actuelle allée sur le côté de l'agence postale),

en contre-partie, la commune lui donne une bande de terre qui deviendra la venelle entre les deux maisons et dont la fonction originelle est de servir « *pour la vidange des latrines.* »



Le presbytère (a) et la maison Sanquarrou Florence (b), vers 1904.

Tout ceci nous amène à 1850, alors que s'achève la construction du presbytère, menée par l'entrepreneur de travaux publics Bernard Sacaze de Louvie-Juzon. « *Mais comme tous les curés de l'arrondissement ont une petite grange pour loger un cheval, le foin et la paille destinés à son entretien, la commune de Rébénacq qui par ses ressources actuelles ne serait pas à même de tenter une nouvelle construction se voit cependant forcée par convenance de joindre au presbytère une petite grange* ». Un secours financier est demandé au gouvernement pour mener cette opération à terme.

Lorsque Victor Soubiron, le curé desservant alors la paroisse, s'installe en avril 1851 dans ce presbytère flambant neuf, il découvre donc au rez-de-chaussée une salle à manger et une cuisine séparée par le fameux couloir, au premier étage, un vestibule, une antichambre, deux chambres dont l'une donne accès à un oratoire, et la galerie couverte orientée au nord et menant aux latrines, enfin, au second étage, le grenier. Toutes les pièces à vivre possèdent une cheminée. Un luxe ! Même l'extérieur a été particulièrement soigné : chaînes d'angle, bandeau entre les étages, linteau au-dessus de la porte avec une croix rappelant la destination de l'édifice, moulurage soigné et identique pour la porte d'entrée et au fronton de la lucarne, corniche...



« La Poste » en 2006.



Détails des moulures encadrant la porte de l'ancien presbytère.

La fougue du nouveau curé lors du conflit de 1905

En 1871, après le décès de Victor Soubiron, arrive un nouveau curé : Jean-Baptiste Lascatalines. Jean-Baptiste Lascatalines est jeune (il a 35 ans), plutôt fougueux, il n'a pas la langue dans sa poche, il a plein de projets en tête dont celui de démolir la vieille église de Rébénacq qui menace ruine elle aussi pour en reconstruire une nouvelle. Il mettra son énergie et donnera de son argent pour mener à terme son projet avec l'aide de ses paroissiens.

Mais en 1905 arrive la loi de séparation de l'Église et de l'État ; Jean-Baptiste Lascatalines est furieux de cette promulgation. Aussi, lorsque le maire lui propose de lui louer désormais ce presbytère – car les communes ne sont désormais plus tenues de loger leurs prêtres, et en tout cas pas gratuitement – il refuse et part s'installer en 1907 dans la maison Larrousset qu'il a achetée. Cette maison, qui a servi d'école tenue par les religieuses d'Igon entre 1890 et 1904, restera ainsi le presbytère du village jusqu'en 2005.



La maison Larrousset, ancien presbytère de 1907 à 2005.

Voilà donc la municipalité avec, place de l'église, son ancien presbytère vide. Qu'en faire ? Il vient d'arriver au village un instituteur adjoint à l'école des garçons avec la création d'une quatrième classe. C'est la solution : comme la commune doit lui fournir un logement de fonction, et qu'à l'école de la place de la Bielle il n'y en a pas de vacant, Bertrand Ocasverro et son épouse jouiront de ce presbytère délaissé. Ils y resteront six ans.

L'installation de la poste

En 1915, pendant la première guerre mondiale, et malgré « *la pénurie d'ouvriers* » qu'elle déplore, la commune effectue des travaux dans ce bâtiment pour accueillir le bureau de poste installé depuis quelques années dans la maison Debat deu Cassou qui appartenait à la famille Larrivière.



Sur la droite, la maison Debat deu Cassou vers 1904, elle sert alors de poste, on distingue une grille à la fenêtre et une boîte aux lettres (détail agrandi à droite).

C'est ainsi que depuis plus d'un siècle maintenant, cet ancien presbytère devient « la Poste ». Jusqu'en 1999, le logement permet au receveur et sa famille de résider sur place.

Après une vacance de plus de dix ans, la municipalité engage des travaux pour le réhabiliter, le mettre aux normes de confort et de sécurité et, depuis mai 2010, loue l'appartement du premier étage à des particuliers.

Jeanne Valois, sept. 2024



Le bâtiment en septembre 2024, un accès pour personnes à mobilité réduite a été aménagé en 2020.